

## PRÉFACE

J'avais moins de vingt ans lorsque j'ai écrit mon premier roman. Je venais de prendre une décision irrémédiable : je consacrerai ma vie à la littérature. Je lui avais donné pour titre *Ma terre*. Je découvris bien vite qu'il n'avait aucune valeur littéraire. Pour cette excellente raison, il repose en paix et pour l'éternité.

Cet apprentissage m'avait servi à écrire un deuxième roman que j'avais commencé un an plus tard, pendant le service militaire. C'est celui que vous allez lire. Je l'avais d'abord intitulé *Toño*. Plus tard, il devenait *Toño, roi borgne au royaume des aveugles*.

En 1973, je l'ai présenté à un concours de romans qu'organisait le journal *La Opinión*. Il y avait un jury très intimidant avec Juan Carlos Onetti, Augusto Roa Bastos, Julio Cortázar et Rodolfo Walsh.

Si je ne fus pas le lauréat, mes espoirs se trouvèrent largement satisfaits. Roa Bastos et Rodolfo Walsh firent des commentaires très favorables dans un long article que le journal consacra au livre dans les jours qui suivirent le verdict.

C'était un merveilleux encouragement. Mais comme toujours pour un premier livre, il fut très difficile de trouver un éditeur et je dus me contenter de ce succès d'estime. Finalement, en 1974, Jorge Lafforgue décida d'inclure *Toño...* dans la collection *Narradores de Nuestra Época*, des éditions Losada. J'avais fêté l'événement sans savoir que ce roman était frappé d'une malédiction.

Les retards habituels d'édition repoussèrent sa parution qui arriva enfin après le coup d'État du 24 mars 1976 et finalement, les trois mille exemplaires déjà imprimés purent sortir des réserves de l'éditeur. Mais par une nuit d'hiver de cette année terrible, sur l'ordre des dictateurs, avec des milliers d'autres livres édités chez Losada, ils furent tous brûlés. Ce fut la raison principale de mon exil à Mexico où je partis dès que je pus.

Dans l'obscurité de ce voyage, je perdis mon seul et unique exemplaire qu'enrichissait une très belle couverture de Silvio Baldessari, l'extraordinaire illustrateur de la collection. Heureusement, j'avais gardé d'anciennes épreuves aux pages maculées et tachées d'encre que m'avait envoyées l'éditeur deux ans plus tôt pour leur correction. Elles me servirent pour retaper le roman à la machine une fois arrivé à Mexico.

Je l'avais trouvé si peu réussi que je décidai d'arrêter ma révision jugeant qu'il avait trop vieilli. Ou peut-être que mes convictions littéraires avaient évolué. En 1980, on édita en Espagne *La révolution en bicyclette*, qui allait être mon premier roman publié. En 1981 et 1982 parurent aux États-Unis *Le ciel accessible* et les récits de *Vies exemplaires*. En 1983, je reçus à Mexico le Premio Nacional de Novela pour *Luna caliente*.

C'est alors que le poète Sandro Cohen, ami et collègue au journal *Excelsior*, m'appela et me proposa de rencontrer Luis Mario Schneider, un éditeur jouissant d'un certain prestige. J'appris avec surprise qu'il était né à Corrientes et qu'une même nostalgie débordante pour les eaux du Paraná et pour la sieste l'envahissait autant que moi.

Il vivait à Mexico depuis quarante ans, mais sa situation n'avait rien à voir avec celle d'un exilé politique. Il avait fondé et dirigeait les éditions Oasis, une entreprise de petite taille, mais très active. Il voulut lire l'original qui avait été primé.

De cette rencontre est née la première édition de *Luna caliente* dont tous les exemplaires se vendirent en deux mois. Schneider me demanda de lui donner un autre roman, mais je n'en avais pas. Je lui ai parlé de *Toño, roi borgne au royaume des aveugles*, un livre mort-né comme les milliers d'autres que les militaires avaient envoyés au bûcher. Schneider, enthousiasmé, me proposa de le publier.

Ce ne fut pas une décision facile. Le texte demandait une réécriture qui allait être ardue. Neuf ans étaient passés depuis que Lafforgue avait approuvé le premier original et moi, dans ce laps de temps, j'avais mûri et j'étais devenu beaucoup plus exigeant. Je m'étais donc imposé un travail rigoureux de réécriture qui dura plusieurs semaines. Je décidai d'élaguer le texte, de supprimer quelques maladresses d'une écriture encore jeune et je changeai le titre.

Comme *Luna caliente*, *Pourquoi avoir interdit le cirque ?* fut publié dans la collection *El Nido del Ave Roc*, des éditions Oasis. Le premier avait été présenté par un texte de Juan Rulfo, celui-ci l'était par José Agustín.

Le roman se vendit plus vite que ce qu'on l'avait espéré et j'eus assez vite des remords pour l'avoir publié. Je décidai une fois pour toutes que ce livre était sans importance, qu'il ne me représentait plus et je me promis de ne jamais le rééditer, allant jusqu'à le faire disparaître de ma bibliographie.

Bonne ou mauvaise idée, trente ans passèrent et il resta banni de mon œuvre. En 2012, je découvris qu'un exemplaire relié était disponible dans la bibliothèque Alderman de l'université de Virginia aux États-Unis. Pris d'une imprévisible nostalgie, j'en avais demandé une copie scannée en pensant à un futur travail d'archéologie littéraire.

Deux mois plus tard, partageant un petit-déjeuner avec mon éditeur et ami Fernando Fagnani, je lui parlais de cette histoire. Il eut le même enthousiasme que Schneider, trente ans plus tôt. Sans l'avoir lu, il me proposa de récupérer le roman, d'en acheter les droits. C'était un énorme risque, car je ne me souvenais plus très bien de l'histoire.

Après une lecture impitoyablement critique de ce premier roman, tout en décidant de ne pas en modifier l'argument ni la structure, je ne fis que les quelques légers changements. Je changeai les noms de deux ou trois personnages, j'éliminai une allusion que je trouvais désormais inopportune, et je repris pour l'améliorer, l'oralité de l'histoire qui, à l'origine, reproduisait des vocables en langues guarani et qom, nommée alors toba).

Relire ce roman, suivre son déroulement sans m'en souvenir et même en ignorer la fin – incapable de m'en souvenir – ne fut qu'un travail personnel d'une sorte d'archéologie littéraire.

Je n'avais pas trop de temps et les projets ne manquaient pas, mais je compris que la besogne me faisait retrouver mon passé littéraire auquel il m'était impossible de renoncer. Ce passé qui, en fin de compte, constitue le seul capital dont un écrivain dispose.

Mempo Giardinelli.

Resistencia, Chaco, février 2013.